

La politique en boîte *No* de Pablo Larraín, Chili, 2012, 115 min

Nicolas Gendron

Volume 31, Number 2, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2013). Review of [*La politique en boîte / No* de Pablo Larraín, Chili, 2012, 115 min]. *Ciné-Bulles*, 31(2), 18–19.

La politique en boîte



NICOLAS GENDRON

Le régime dictatorial du général Augusto Pinochet représente pour le Chili une période très noire de son histoire, même s'il s'en est trouvé pour le remercier d'avoir sauvé la nation des vilains communistes. Dix-sept ans à la tête du pays, dans une caricature de démocratie où l'armée en menait large, Pinochet a balayé du revers de la main — la preuve en a été faite depuis — le concept même des droits de l'homme : torture, censure, exils, arrestations politiques, enlèvements et disparitions inexplicables furent le lot de tout opposant au régime. C'est à peine si les Chiliens pouvaient penser du mal de leur président qui avait orchestré le coup d'État contre Salvador Allende le 11 septembre 1973... La plaie, encore vive pour certains, maquillée pour d'autres, traverse de part en part la cinématographie nationale jusqu'à **No** de Pablo Larraín, « enfant de la dictature » et premier représentant officiel du Chili à l'Oscar du meilleur film étranger.

Si le symboliste **Fuga** (2005), premier film de Larraín, se voulait apolitique, dans un récit de fureur et de sang autour d'un compositeur classique, le réalisa-

teur s'engagea par la suite dans une voie plus articulée mais décalée, dans laquelle l'ère de la dictature allait être traitée par un filtre d'humour grinçant, dans les coulisses les plus inusitées de l'Histoire, aussi fictives soient-elles. Ainsi, **Tony Manero** (2008), son second long métrage de fiction, lui aussi présenté tout comme **No** à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, empruntait à **Saturday Night Fever** le nom du personnage de John Travolta, que son héros latino vénérerait comme un dieu, avec en arrière-plan le régime totalitaire des années 1970. Une comédie noire aux accents de désespoir. Dans **Santiago 73, Post Mortem**, en compétition à la Mostra de Venise en 2010, un employé de la morgue se voyait confier le cadavre d'Allende! Cette audace dans le ton, cette griffe caustique, ce talent pour les ambiances et les petites histoires qui se fondent dans la grande allaient confirmer Larraín comme l'une des voix les plus originales du jeune cinéma latino-américain.

Dans un scénario signé Pedro Peirano (**La Nana**), d'après un monologue de l'écrivain chilien Antonio Skármeta — à

qui l'on doit *Une ardente patience*, l'inspiration du célèbre **Il Postino** dans lequel Philippe Noiret campait le poète Pablo Neruda —, c'est le milieu de la publicité qui sert de cadre hors du commun à l'analyse sociale et à l'autopsie du politique dans **No**. René Saavedra (Gael García Bernal, sensible comme toujours), publicitaire au flair certain, est approché pour mener à bien la campagne du « Non » lors d'un référendum inespéré sur la gouvernance de Pinochet, tenu sous l'insistance de la communauté internationale, mais définitivement arrangé par le gars des vues, en l'occurrence la garde rapprochée du Président. Pendant les 27 jours de cette course électorale patentée, 15 minutes de temps d'antenne seront allouées quotidiennement à chacun des deux camps. Nous sommes en 1988 : donc 15 minutes d'espoir après 15 années de calvaire, quand on sait bien que les tribunes restantes appartiennent à des amis du pouvoir. Voter « oui » équivaldrait pour tout Chilien à réitérer sa confiance envers le général; la peur fait croître dangereusement le nombre des indécis. Dans le camp du « Oui » gravite Luis Guzmán (Alfredo Castro, acteur



fétiche de Larraín), nul autre que le patron de la boîte où travaille René. S'engage alors un combat croisé d'idéaux et de générations.

La publicité est un art mal-aimé parce que trop souvent dilué dans le sirop consumériste. **No** en décortique pourtant les codes avec raffinement, recul critique et un œil amusé, tant et si bien que l'on s'y laisse gagner en profondeur, quelque part entre *Mad Men* et l'âme chilienne engageante du cinéma de Miguel Littín. *Focus groups*, slogans, faiseurs d'images et *jingles* rencontrent donc mères endeuillées, chants patriotiques et charges vitrioliques. À la différence que, si les pubs négatives et les coups bas sont légion dans le camp du « Oui », René choisit un logo arc-en-ciel, des touches d'humour bon enfant et des procédés racoleurs propres à la vente de micro-ondes ou de Coca-Cola. Ce qui ne manquera pas de susciter l'ire de certains militants du « Non » qui ont la vie dure, qualifiant ces procédés de « campagne de silence », puisqu'on n'insiste pas suffisamment sur les horreurs commises sous Pinochet.

L'affrontement idéologique est périlleux : que favoriser entre la chair de poule et la pitié, entre le sentiment d'appartenance et la révolte, entre les airs traditionnels et un hymne à la *We Are the World*, entre les paysans et les vedettes hollywoodiennes qui vous interpellent en espagnol ? Le personnage de García Bernal est emblématique de ce tiraillement intérieur, peut-être davantage motivé par une possible victoire que par un changement profond du pays. Sa désinvolture s'exprimera jusqu'au climax du film, alors qu'il s'exclut lui-même du cœur de la fête, éberlué et dépassé par l'efficacité de ses propres manœuvres.

Même si les tensions réelles de la rue sont la plupart du temps esquivées, **No** ne ménage aucun effort pour plonger le spectateur dans la tourmente, à tout le moins médiatique. Le charme discret et délicat de la proposition tient d'ailleurs beaucoup à la volonté de Larraín de ne pas travestir l'histoire en l'enjolivant : ainsi filme-t-il dans un vieux support U-Matic 3:4 (bande vidéo analogique), soleil aveuglant et couleurs imparfaites à l'avenant, donnant parfois à la direction

photo une allure déficiente tant on est aujourd'hui rompus à la haute résolution. Un choix culotté qui lui permet de fondre avec maestria les vidéos d'archives aux scènes fictives. Et de rappeler avec force qu'en 1988, au Chili, un « non » pouvait autant appeler l'espoir qu'un « oui » libérateur. ▀



Chili / 2012 / 115 min

RÉAL. Pablo Larraín **SCÉN.** Pedro Peirano, d'après *El Plebiscito* d'Antonio Skármeta **IMAGE** Sergio Armstrong **MUS.** Carlos Cabezas **MONT.** Andrea Chignoli **PROD.** Pablo Larraín, Juan de Dios Larraín et Daniel Marc Dreifuss **INT.** Gael García Bernal, Alfredo Castro, Antonia Zegers, Luis Gnecco, Marcial Tagle, Néstor Cantillana **DIST.** Métropole Films